

The background of the book cover is an abstract composition of bold, expressive brushstrokes in primary colors: red, blue, green, and black. The strokes are thick and layered, creating a sense of movement and depth. A large, dark, irregular shape, possibly representing a silhouette of an animal, is prominent in the center-left. The overall aesthetic is modern and artistic.

**CORINE
PELLUCHON**

Manifeste animaliste

*Politiser
la cause animale*

**NOUVELLE ÉDITION
POSTFACE INÉDITE**

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Corine Pelluchon souligne les enjeux éthiques, politiques et civilisationnels de la cause animale en montrant qu'elle est la cause de l'humanité. Lutter contre la maltraitance animale, c'est prendre la mesure des dysfonctionnements d'un modèle de développement fondé sur l'exploitation sans limites de la nature et des autres vivants et s'engager à promouvoir plus de justice. Cette cause est profonde, universelle et irréversible. Mais comment passer de la dénonciation à des propositions permettant de politiser la cause animale dans une démocratie pluraliste ? C'est à cette question que répond ce manifeste qui propose une stratégie nous aidant à améliorer de manière conséquente la condition animale dans le contexte social et économique actuel.

Corine Pelluchon, philosophe, professeur à l'université Gustave-Eiffel, est l'une des voix les plus importantes dans la défense de la cause animale et environnementale. En 2020, son œuvre a été récompensée en Allemagne par le prix de la pensée critique Günther Anders.

Collection dirigée par Lidia Breda

DU MÊME AUTEUR

Chez Rivages :

Réparons le monde. Humains, animaux, nature
Manifeste animaliste. Politiser la cause animale

Chez d'autres éditeurs :

La Flamme ivre (Desclée de Brouwer)
Leo Strauss : une autre raison, d'autres Lumières. Essai
sur la crise de la rationalité contemporaine (Vrin)
L'Autonomie brisée. Bioéthique et philosophie (PUF)
La Raison du sensible. Entretiens autour de la
bioéthique (Artège)
Éléments pour une éthique de la vulnérabilité. Les
hommes, les animaux, la nature (Cerf)
Comment va Marianne ? Conte philosophique et
républicain (F. Bourin)
Tu ne tueras point. Réflexions sur l'actualité de
l'interdit du meurtre (Cerf)
Les Nourritures. Philosophie du corps politique (Seuil)
Éthique de la considération (Seuil)
Pour comprendre Levinas. Un philosophe pour notre
temps (Seuil)
Les Lumières à l'âge du vivant (Seuil)

Corine Pelluchon

Manifeste animaliste

Politiser la cause animale

Nouvelle édition,
suivie d'une postface inédite

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : *Deux chevaux* de Franz Marc

© Akg-images

© Éditions Alma, Paris, 2017

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la postface et la présente édition poche

ISBN : 978-2-7436-5384-2

L'occasion offre un amoncellement de difficultés et il faut nous élever à la hauteur de l'occasion. De même que notre position est nouvelle, il nous faut de nouvelles pensées et de nouveaux actes [...]. Concitoyens, nous ne pouvons échapper à l'histoire. [...] La ligne à suivre est claire, pacifique, généreuse, juste.

Abraham LINCOLN, Message annuel au Congrès, le 1^{er} décembre 1862, sur la question de l'esclavage.

PREMIÈRE PARTIE

La cause animale aujourd'hui

1

Ce qui est en jeu dans la maltraitance animale

Nos rapports aux animaux sont un miroir dans lequel nous voyons ce que nous sommes devenus au fil des siècles. Ce ne sont pas seulement les horreurs dont notre espèce se rend coupable en exploitant d'autres êtres sensibles qui apparaissent dans ce miroir, mais le visage blafard d'une humanité en train de perdre son âme.

Les cages où des milliards de lapins, de poules, de canards, de truies, de renards et de visons, de souris et de singes, de chiens et de chats sont enfermés pour produire de la viande, être dépecés ou servir de matériel d'expérimentation, les delphinariums et les cirques où les cétacés, les éléphants et les fauves, brisés par la privation de liberté, sont contraints de se donner en spectacle en échange d'un peu de nourriture ou par crainte du fouet, sont le tableau de notre honte

commune. Aucune description ne peut en restituer l'infinie tristesse. Les routes où, chaque année, en France, environ cent mille animaux de compagnie sont abandonnés, les refuges surpeuplés, les forêts lointaines, poumon de la Terre et foyer des orangs-outans, qui sont incendiées pour faire de l'huile de palme, les mers où agonisent les poissons, les arènes où les taureaux sont suppliciés, les abattoirs où presque tous les animaux finissent leur vie dans l'effroi, même les nouveau-nés, les petits des vaches, des brebis et des chèvres : dans tous ces lieux règnent le malheur et l'injustice.

Dans ces pratiques organisées en dépit du bon sens qui devrait dicter les limites à ne pas enfreindre dans notre usage des vivants, on décèle la souveraineté du profit. Les humains, les animaux, la qualité du travail et l'environnement lui sont subordonnés. Les normes d'une économie mondialisée et d'un marché dérégulé commandant la réduction constante des coûts de revient se sont imposées partout.

Les violences infligées aux animaux aujourd'hui dans le commerce de la fourrure et du cuir, dans la pisciculture, l'industrie de la viande, des loisirs, de la cosmétique et de la pharmacie illustrent les aberrations d'un système que, faute de mieux, on peut appeler capitalisme.

Cependant, il faut veiller, en employant ce mot, à ne pas s'enfermer dans une idéologie opposant patronat et salariés : un tel discours passe à côté de la dimension universelle de la cause animale, qui dépasse les clivages politiques et revêt un caractère stratégique. En effet, le combat contre les animaux est un combat contre l'exploitation et la domination. À ce titre, il n'est pas sans lien avec d'autres luttes, comme celles qui ont mené à l'abolition de l'esclavage et dénoncent l'assujettissement des femmes. En outre, la maltraitance dont les animaux sont les victimes met au jour bien des dysfonctionnements de notre société.

Il importe de saisir ce qui est en jeu dans nos rapports aux animaux pour comprendre pourquoi nous sommes arrivés à cette extrémité et pouvoir opérer la transition vers un autre modèle de développement qui sera la chance d'une reconstruction sociale, politique et spirituelle. Il est également nécessaire d'articuler les facteurs à la fois anthropologiques, économiques et politiques qui expliquent le maintien de ce système fondé sur l'exploitation sans limites des autres vivants et sur la domination des humains qui contribuent à l'entretenir, même lorsqu'ils en paient les conséquences.

En faisant peu de cas des animaux, en les traitant comme des objets et en acceptant avec indifférence que leur vie soit une vie de souffrance, nous ne nous comportons pas seulement avec un despotisme qu'aucune religion ne saurait justifier, sinon au prix de contresens confondant l'intendance des êtres humains sur la création avec le droit de la dominer sans rendre de comptes. Nous nous amputons aussi d'une part de nous-mêmes en étouffant la voix de la pitié. Celle-ci désigne la répugnance innée que l'on éprouve devant tout être sensible en proie à la souffrance.

Reposant sur une identification immédiate, qui précède la réflexion et la distinction entre moi et autrui, la pitié suppose que j'appréhende l'autre comme vivant, et non en fonction de son appartenance à une espèce, à un genre ou à une communauté particulière. La pitié n'est pas la morale ni la justice, mais leur condition. La morale suppose que j'assume ma responsabilité ; elle implique choix et décision. De même, la justice, qui se réfère à des principes, s'adresse à tous les êtres, y compris à ceux que je ne rencontre pas en chair et en os, mais qui sont mes concitoyens ou partagent le même espace politique que moi. Relevant de la rationalité et non des sentiments, elle a besoin d'être instituée et s'appuie sur des lois lui donnant une force

contraignante. Mais que sont la morale et la justice sans la pitié ?

Que signifie la morale lorsque l'on réserve la bienveillance à certains êtres ? Peut-on parler de justice quand on s'habitue à la maltraitance institutionnalisée envers les animaux, justifiant ainsi un système fondé sur leur exploitation ? Invoquer l'amour du prochain, qui est, dans la parabole du Bon Samaritain, non pas mon semblable, mais tout individu croisé sur mon chemin, et rester sourd à la clameur immense venue des autres vivants subissant les pires tourments, c'est consacrer une morale chauvine.

En étant indifférents au sort des animaux, qui partagent avec nous le fait d'être des individus sensibles, nous nous déshumanisons. Définie initialement comme la capacité à souffrir, à ressentir de manière singulière la douleur, la peine, la peur et l'ennui, ainsi que le plaisir et la joie, la sensibilité, appelée depuis J. Bentham *sentience**, souligne aussi la vulnérabilité du vivant, cette passivité et ce non-pouvoir au cœur du pouvoir dont la faim, la fatigue et la mortalité sont les manifestations. Enfin, elle renvoie à l'*agentivité** des animaux. Ces derniers, possédant la faculté

* Les termes en italique suivis d'un astérisque sont définis dans un glossaire situé à la fin du livre.

d'exprimer leurs besoins de base et les préférences que leur histoire individuelle a conformées, ne sont pas seulement les objets de notre protection, mais des sujets moraux dont les droits devraient tenir compte de ce qu'ils ont à communiquer.

Jeter un voile pudique sur la souffrance animale, que tout conduit à rendre invisible, y penser de temps en temps, parce qu'une vidéo révèle ce qui se passe dans des bâtiments d'ordinaire fermés au public, puis continuer, dès le lendemain, à vivre comme si rien d'effroyable n'arrivait ou comme s'il était impossible de mettre fin à ce massacre quotidien, c'est accepter d'être contaminés par le mal. Pour être perpétré, il a besoin de complices qui participent, directement ou indirectement, comme acteurs économiques ou comme consommateurs, à un système caractérisé par l'exploitation sans limites des animaux. Ce mal se nourrit aussi de l'attentisme social. Car la plupart des citoyens ne sont pas des ennemis des animaux, mais des individus enclins à cloisonner leur vie morale et psychique.

Excluant de la sphère de leur considération morale d'autres êtres pourtant reconnus comme *sentients**, ils apprennent à refouler leur sensibilité et font preuve de dureté dans leurs relations avec toutes celles et ceux – peu importe la

race, la religion, la nationalité, le genre ou l'espèce – qu'ils ne voient pas comme des proches. S'éloignant de l'enfant qu'ils étaient et qui n'aurait pas supporté d'ingérer la chair d'un poulet après l'avoir vu suspendu par les pattes puis saigné, ni de boire le lait d'une mère à laquelle ses petits furent enlevés le jour de leur naissance, ces êtres deviennent des adultes dont la sueur, le sang et le bulletin de vote servent un système impitoyable qui n'est profitable, contrairement à ce que leur dicte la vulgate économiste, qu'à une minorité de personnes.

2

Nous sommes en guerre contre nous-mêmes

Nos relations aux animaux mettent à l'épreuve notre capacité à ressentir la communauté de destin qui nous relie aux autres vivants. Elles indiquent également les difficultés que nous avons à accepter l'altérité. Il s'agit d'une guerre contre les animaux, mais c'est aussi une guerre contre nous-mêmes et entre nous. C'est pourquoi la question animale est centrale et le restera : elle est importante pour elle-même et parce que les animaux souffrent, mais également parce que la violence que nous leur infligeons témoigne du mépris que nous avons à l'égard des êtres que nous jugeons inférieurs à nous, ou qui sont simplement différents de nous.

L'assujettissement sans précédent de la vie animale est une épreuve de la compassion. Pour accepter ces violences ordinaires qui sont, en

réalité, extraordinaires, il nous faut réprimer la pitié, qui vient de la perception de notre commune vulnérabilité avec les autres êtres mortels, faits de chair et de sang. Comme l'écrit Jacques Derrida dans *L'animal que donc je suis*, nous traversons tous « une guerre de la pitié », que nous l'acceptons ou non, que nous décidions de structurer notre vie autour de ce combat, qui est un combat pour le respect du vivant, ou que nous fassions comme si la souffrance animale ne nous concernait pas.

Cette guerre doit nous interroger sur la place de la pitié dans la justice et sur le lien existant entre toutes les violences qui éclatent depuis le début du ^{xxi}^e siècle. Ces violences sont extrêmes et prennent pour cibles des êtres dont on nie ou dont on ne connaît pas le visage. Elles ne peuvent avoir lieu que parce que l'endurcissement de notre cœur transforme nos rapports en rapports de domination. Nous sommes perméables au mal, à celui qui est institutionnalisé dans l'Occident industrialisé et à celui qui combat l'Occident, comme le terrorisme. Chacun est rivé à lui-même ; l'identité est crispation sur soi, la liberté obsession de la maîtrise. L'ouverture à l'autre, la responsabilité comme réponse à l'autre et comme acceptation de l'altérité, mais aussi de l'altération, de la finitude et de la passivité, sont

impossibles. Dans un tel contexte, les animaux sont les victimes toutes désignées de notre brutalité.

Les violences qu'ils subissent, que nos États rendent légales et que la publicité et la culture, la plupart du temps, légitiment, sont le reflet d'une civilisation violente. Avec la généralisation, après la Seconde Guerre mondiale, de l'élevage *intensif** et l'industrialisation de l'agriculture, puis la disparition, dans les années 1990, de toute utopie politique et l'émergence de l'économisme comme seul horizon, cette civilisation ne parvient même plus à trouver dans ses traditions des repères permettant de fixer des limites au droit individuel d'user et d'abuser de tout ce qui est bon pour sa conservation et son expansion. Le besoin de dominer et la cupidité ont leur origine dans le vide intérieur d'êtres ayant perdu tout idéal et ne ressentant pas ce qui les relie aux autres, humains et non-humains. Il ne faut donc pas s'étonner que les animaux, que l'humanité utilise depuis des millénaires, soient si peu respectés et que l'on se permette de les détenir et de les tuer n'importe comment ou de leur faire subir les pires expériences.

Nos rapports aux animaux sont donc le reflet de notre rapport à nous-mêmes et la maltraitance envers eux est bien souvent un signe